

# NAM PHONG

VĂN-HỌC KHOA-HỌC TẬP-CHÍ

## QUE DEVONS-NOUS FAIRE POUR ENCOURAGER LES POÈTES ET LES ARTISTES A CULTIVER LE BEAU ?

Je viens de recevoir d'un de mes amis lointains une longue lettre où l'aimable auteur se moque spirituellement des idées que j'ai avancées dans mon dernier article sur la question des encouragements littéraires et artistiques. Je demande à l'ami la permission d'en extraire un passage pouvant intéresser les lecteurs de cette revue, le problème des concours poétiques étant un des problèmes, dont la solution peut avoir quelque influence sur l'avenir intellectuel du peuple d'Annam.

Mon ami m'a écrit :

« . . . . J'ai hésité à prendre la plume. Au moment de me placer devant mon bureau de travail, j'ai palpé avec tristesse les replis de mon double menton et de mon double ventre et je me suis demandé si des opinions saines pourraient venir d'un homme chargé de pareils fardeaux. Vous avez parlé, il me semble, de concours poétiques, de salons littéraires, de choum-choum, de vie intellectuelle, de bifeck. . . . Votre étude m'est arrivée à l'instant même où j'allais m'asseoir, les jambes croisées, devant un énorme plat d'escargots et une grosse bouteille d'alcool de riz. Savez-vous que les escargots sont très bons à manger ? Je me rappelle que j'ai passé une heure délicieuse, mais je ne puis vous affirmer si ce plaisir est venu de la lecture de votre article, ou de la bouteille d'alcool, ou du plat d'escargots, car il me paraît que j'étais un peu gris à ce moment, ce qui m'a empêché d'analyser finement mes sentiments. Suis-je encore ivre ? Je trouve que vos idées n'ont pas la « réalité savoureuse » de mon plat d'escargots. Est-il temps de parler art et littérature, salons et concours ? Ma petite province a vu fleurir jadis un beau cénacle à l'ombre de ses flamboyants. Nous avons acheté des journaux, des romans, des revues et même des livres de philosophie. Le président de notre association a prononcé à l'issue d'un banquet devant une foule grouillante d'auditeurs, un grand discours où il invitait « la jeunesse studieuse à venir converser dans le silence de la salle avec les grands esprits de tous les temps et de tous les pays ». Les grands esprits de tous les temps et de tous les pays conversent aujourd'hui dans le silence de la salle. . . . avec les cancrelats. Les cancrelats sont des lecteurs assidus.

*Vous n'avez pas précisé, dans votre dernier article, le genre des travaux à récompenser. Qui pourra aspirer à la conquête des lauriers? Les auteurs qui écrivent en Quôc-Ngũ? Les auteurs qui écrivent en franç<sup>ais</sup> bien les vieux lettrés à barbe fleurie? Récompensera-t-on les bons ou tien et en cambodgien? Vous savez que la langue des chams est une tres belle langue. Mon ami « Sérieux » a péroré l'autre jour devant un auditoire de deux personnes et d'un chat pour défendre sa cause « Il faut encourager les poètes chams à cultiver le beau ! » a-t-il dit énergiquement.*

*Et puis, à qui donnerez-vous le droit de juger les œuvres des autres? Qui mettrez-vous dans votre future académie? Aura-t-elle une autorité morale suffisante? J'ose vous demander un service: quand la docte compagnie aura ses lettres patentes, veuillez m'envoyer un mot. Je vous certifie que l'homme au double menton et au double ventre deviendra très souple pour se faufiler parmi les futurs immortels, qu'il saura définir avec clarté, comme ses confrères, les termes de cuisine pour les mettre dans le grand dictionnaire à publier.*

*Encore une question: où prendra-t-on de l'argent pour récompenser les bons ouvrages? L'argent, dit-on, est le génie du mal. Il ne faut pas se plaindre trop du diable. C'est un artiste et un savant. Il donne le sens du beau et guérit les maladies mentales. Je vous le dis contre l'avis des personnes compétentes: on danse avec peu de grâce quand on n'a pas l'estomac bien lesté. Qui lestera l'estomac des poètes pour les faire danser et chanter avec grâce? . . . Des éloges! des éloges! tant qu'il vous plaira! mais ne vous adressez pas à moi quand vous ouvrirez des souscriptions! . . . »*

Cher vieil ami,

Evidemment, c'est pour moi un honneur d'entendre un homme spirituel se moquer finement de ma pauvre personne et de mes drôles d'idées sur la question des concours poétiques. Je dois vous avouer cependant que je suis tout confus de ne pouvoir vous envoyer contre un billet étincelant d'esprit qu'une lourde lettre surchargée de citations pédantes et de raisonnements ennuyeux.

*« Quand tu n'es qu'un garçon stupide, ne fais pas l'homme railleur. Reste stupide, et l'on fera grâce à tes sottises ».*

Ainsi me conseillait jadis mon précepteur de caractères-chinois, du temps que je portais encore une mèche de cheveux au sommet de la tête.

Mon maître, je suivrai ton conseil et je tâcherai de répondre stupidement aux critiques sensées que l'ami lointain adresse au projet de création de concours littéraires.

Mon ami m'a demandé :

*« Est-il temps de parler art et littérature, salons et concours ? »*

Monsieur, je vous répondrai : vous m'avez proposé là un beau sujet de dissertation où je pourrai accumuler tous les lieux communs recueillis dans les bouquins poudreux de ma bibliothèque sur la fragilité de la vie et sur la valeur du

temps. Souffrez que je vous demande à mon tour : songez-vous quelquefois, en dégustant le savoureux plat d'escargots, qu'un jour viendra où vous serez obligé de boxer la valise et de partir définitivement pour un pays où l'on n'aura *rien de bon à manger que la terre noire* » comme disent les vieilles femmes de chez nous ? L'homme est un être étrange. Il s'appuie sur la vie comme sur quelque chose de très solide et de très durable pour échafauder tout un édifice de désirs, alors qu'il a tous les jours des preuves de son instabilité. Il voit passer souvent des cortèges funèbres : les cris des pleureurs et la vue des femmes se tortillant de douleur le rappellent-ils à cette brutale réalité qu'un jour il s'en ira lui aussi dormir dans un trou comme les autres qui ont déjà passé ? Il compte sur sa jeunesse : « *J'ai encore de longues années à vivre* » murmure-t-il tout bas : la jeunesse est l'âge d'ardents désirs et de folles ambitions, d'appétits insatiables et de passions violentes. Elle court avec impétuosité derrière l'ombre de la gloire. Qui est sûr qu'elle ne s'abimera pas dans la mort au milieu du chemin ? Il compte sur la force de ses muscles « *J'ai une splendide santé* » se dit-il : la santé ressemble à la flamme d'une bougie exposée aux souffles du vent. La bougie s'éteint quand un vent inopportun passe. Qui est sûr qu'il n'y aura jamais de vent inopportun pour éteindre soudainement la flamme de la vie ? Evidemment, je suis un garçon trop peureux, et l'on a parfaitement raison de se moquer de ma tremblante personne : toutes les fois que je sors de ma maison, un cigare à la bouche, je frémis en pensant que dans la rue il y a des autos, des tramway, des fils électriques, des chiens enragés..... qui..... qui pourraient m'empêcher d'achever le cigare..... L'homme est si peu de chose ! Monsieur.

*« J'enfère dans la vie avec la loi d'en sortir, je viens faire mon personnage, je viens me montrer comme les autres ; après quoi, il faudra disparaître J'en vois passer devant moi, d'autres me verront passer ; ceux-là même donneront à leurs successeurs le même spectacle et tous enfin se viendront confondre dans le néant »* Bossuet.

Il m'a été donné de voir parfois, pendant les nuits profondes, un moineau étourdi surgir tout à coup de l'obscurité du dehors, entrer précipitamment dans ma salle d'étude, attiré sans doute, par la lueur rouge de ma veilleuse, décrire quelques cercles rapides au-dessus de mes yeux en se heurtant plusieurs fois contre le plafond et les murs, et puis, comme une flèche, disparaître, par la fenêtre opposée, dans l'obscurité épaisse de la nuit..... J'ai l'impression que l'homme ressemble un peu à ce moineau. Regardons derrière nous : où sont nos premières années d'enfance ? Que reste-t-il de nos souvenirs d'autrefois ? La route que nous avons parcourue semble ridiculement courte ; le chemin qui nous reste à faire est bien peu de chose. On a raison de comparer notre existence à un sentier caillouteux aboutissant à un gouffre affreux : le voyageur voudrait s'arrêter. Marche ! Marche ! la loi est inexorable. Il faut que tu ailles vers le précipice sans fond. La carrière la plus longue compte à peine cent ans, mais peu de ces années nous appartiennent vraiment. Il faut en déduire les moments perdus à dormir, à manger, à s'habiller. Il faut en retrancher la longue période de l'enfance qui est « *la vie d'une bête* » et la longue période de la vieillesse qui est « *la vie d'une pierre* ». A peine nous reste-t-il quelques centaines de mois pour vivre pleinement la vie, c'est-à-dire pour remplir nos devoirs d'homme.

Et c'est pourquoi, Monsieur, — la période active de l'existence est si courte ! — il ne faut jamais se poser, quand on veut entreprendre un travail d'utilité publique, cette question décourageante : « *Est-il temps de le faire ?* » C'est un don sacré. Il ne nous est pas permis de le gaspiller. L'homme est celui qui est le plus affligé de la perte de ses minutes. On a dit que les ineffectifs coupeurs sont ceux qui savent employer les plus petits coupons dans la confection des habits. Si nous connaissions l'histoire des grands hommes en détail, nous constaterions sans doute que les César, les Cuvier, les Bonaparte, les Pasteur furent surtout de merveilleux employeurs de leur temps. Le temps est plus que de l'argent. Il est la vie.

« *Les heures, écrit Milton, ont des ailes et s'élèvent vers l'Auteur du temps pour lui raconter l'usage que nous en faisons. Toutes nos prières ne peuvent persuader à l'une d'elles de revenir ou de ralentir ses pas. Les gaspillages de chaque minute sont des témoignages accumulés contre nous là-haut. Sûrement, si nous pensions à cela, nous ne les laisserions partir qu'avec de meilleures nouvelles et nous ne leur permettrions pas de s'envoler les mains vides ou chargées de dangereux renseignements. Quel bonheur lorsqu'elles portent en haut non seulement le récit, mais les fruits du bien et s'approchent de l'Ancien des jours pour parler en notre faveur, devant son glorieux trône.* »

« *Il est étonnant, dit lord Chesterfield, qu'on puisse gaspiller follement dans une complète paresse, une seule minute de cette portion de temps qui nous est départie en ce monde . . . . Connais la vraie valeur de ces instants, jouis de chaque parcelle.* »

Il est des heures qui comptent dans l'histoire de l'humanité.

« *Oh ! précieuses et bénies soient ces heures où de grands hommes, après des années de patient labeur, virent luire enfin la lumière de la vérité ! où de grands inventeurs virent apporter à leurs semblables les découvertes qui devaient hâter le progrès et unir les peuples : l'imprimerie, les chemins de fer, le télégraphe !*

« *Et bénies aussi soient ces heures, plus précieuses encore où se sont accomplies de belles actions, où des hommes donnant l'exemple se sont dévoués pour d'autres hommes !* »

GUYAU

A chaque fois que nous entendons sonner l'horloge, nous devons par conséquent nous demander : qu'ai-je fait pendant l'heure qui vient de s'écouler ? Nous n'avons pas le droit de nous poser cette question : est-il temps de faire ceci ? Est-il temps de faire cela ? Est-il temps de me lever ? me dis-je souvent en hiver, sous ma chaude couverture de coton, pendant que le vent gémit et que la pluie pleure. Est-il temps d'aller à l'école ? murmure l'enfant peu amoureux des livres en lançant sa toupie dans un carrefour de route avec les vagabonds de la rue. Est-il

temps de risquer la bataille? dira peut-être le général quelque peu effrayé par le bruit des canons et la vue des masses noires des ennemis se mouvant à l'horizon. Est-il temps de faire ceci? est-il temps de faire cela? questions que se posent souvent les esprits de la timidité ou la malveillance. Evidemment, ce n'est point à vous, mes lecteurs, qu'il faut dire que nous n'avons pas le droit d'être paresseux, ou timides ou malveillants, car tous ces défauts sont des forces hostiles à la marche en avant de l'humanité. Je ne vous chercherai pas querelle parce que vous connaissez l'art de déguster les plats d'escargots, mais permettez que je vous demande : l'homme est-il jeté dans le monde uniquement pour manger des escargots? Ne soyons pas vaniteux. Soyons francs et avouons sans fausse honte qu'il manque encore bien des choses au peuple d'Annam. Je regarde autour de moi : je vois là-bas un groupe d'enfants crasseux, crottés, chassieux, sordides, dégoutants, immondes. Je frémis de peur en pensant que le beau pays d'Annam est peuplé des milliers et des milliers de ces enfants ; je tremble d'inquiétude en me disant que ce sera sur ces corps malingres que le « peuple des fils du Dragon » voudra bâtir l'édifice des rêves d'autonomie et de grandeur. Écoutons les jeunes gens causer, qu'entendons-nous? Quelques-uns nous paraissent de grands savants quand il s'agit de citer les noms des « étoiles » du Quang-Lac. La plupart nous donnent l'impression d'être des individus parfaitement aveugles lorsqu'on leur demande de lire dans le livre des devoirs. Et dire qu'on devra confier à ces jeunes garçons la lourde tâche de guider les pas chancelants de l'Annam! Il manque encore bien des choses à notre pays. Nous aurons à bâtir ensemble un édifice intellectuel et un édifice moral pour abriter l'âme de notre race. Ouvriers d'une œuvre commune, chacun de nous doit apporter une pierre et, si faible que soit notre part, elle sera utile. En France, au Moyen-âge, on voyait des chrétiens quitter par foules leurs familles pour aller travailler à la construction d'une cathédrale au bord d'un fleuve étranger; chaque soir, avant de manger, ils regardaient, contents, leur ouvrage pour voir de combien il s'était avancé et après dix ou vingt ans de labeur ininterrompu, « quand la croix brillait au sommet du sanctuaire élevé de leurs mains, ils s'en allaient sans laisser leur nom, mourir en paix dans la bienheureuse pensée d'avoir fait quelque chose pour Dieu ». Ainsi nous devons agir dans la construction de l'édifice intellectuel et moral où se réfugiera l'âme de notre race afin d'avoir le droit de « mourir en paix dans la bienheureuse pensée d'avoir fait quelque chose » pour la patrie. Et ne dites pas que la besogne est rude. Elle a son charme et ses douceurs, parce que tout travail est par lui-même un plaisir, et des plus vifs. Créer une œuvre, y mettre toute notre volonté et tous nos talents jusqu'à nous identifier avec elle, la voir prospérer sous nos yeux, entendre des personnes dire autour de nous qu'elle porte notre empreinte, qu'elle est une représentation concrète de notre esprit et de notre âme, cette joie ne rachète-t-elle pas toutes les peines que nous avons supportées, cette joie ne nous donne-t-elle pas une juste fierté en exaltant le sentiment de notre personnalité en lutte avec les obstacles extérieurs?

Monsieur, la vie est courte, les heures précieuses, nos devoirs nombreux. Ne perdons pas des années à tergiverser. Agissons. Il est temps de parler art et littérature, salons et concours.

« Saisissez cette minute présente et ce que vous pouvez faire ou pensez pouvoir faire, commencez-le de suite. » Goethe.

Vous allez me dire : tout beau ! tout beau ! hâtez-vous lentement. Jamais œuvre faite avec empressement et contre temps n'a été bien faite. Agir est bien. Savoir attendre le moment favorable pour agir est mieux. Les circonstances actuelles favorisent-elles l'éclosion d'une académie ? Etes-vous sûr que l'œ<sup>uvre</sup> temps ? que vos projets ne sont pas de ces utopies, chères aux rê<sup>veurs</sup> aucune vertu de réalisation pratique ?

Hâtez-vous lentement. Plus fait douceur que violence. On fait toujours assez tôt quand on fait bien. Douceur fait plus que force ni que rage. Jamais œuvre faite avec empressement et contre-temps n'a été bien faite. . . . maximes d'une vérité incontestable, que prouvent à chaque instant les menus incidents de la vie quotidienne ; douches bienfaisantes pour refroidir les enthousiasmes fiévreux et les ardeurs irraisonnables. Les fins crachins du printemps qui tombent lentement du ciel brumeux fécondent la terre ; les fortes averses de l'été au contraire, détruisent les récoltes et inondent les villages. Les fleuves coulant doucement dans la plaine portent les plus grands bateaux ; les torrents qui descendent avec impétuosité des hautes montagnes ne roulent que des blocs de rochers dévastateurs. Ce ne sont pas les terribles vagues de la Mer du Nord se précipitant avec fracas contre les digues protectrices des Pays-Bas qui donnent des sujets d'inquiétude aux Hollandais, mais plutôt les petits insectes rongeurs qui minent inlassablement les dures pierres. Le tigre bavant et rugissant n'est pas le plus grand ennemi de l'homme ; le plus grand ennemi de l'homme est le microbe invisible, sournois et tenace. Les bourdons sont plus pressés que les abeilles ; les bourdons ne font que du bruit ; les abeilles font du miel. Sait-on combien de siècles il a fallu aux pharaons d'Égypte, aux rajahs des Indes, aux bonzes cambodgiens et aux mikado de Cipango pour élever, et ces pyramides, et ces mosquées, et ces temples et ces pagodes, qui font l'orgueil des hommes ? Le temps est un monsieur exigeant et autoritaire. Quand on va avec lui, il vous tend une main secourable. Lorsqu'on veut le devancer, il renverse tout sur son passage.

« Vô đực tốc, vô kiến tiều lợi ; đực tốc tắc bắt đật, kiến tiều lợi tắc đại sự bắt thành. »

*Ne vous pressez pas, ne vous attachez pas aux petits intérêts ; si vous vous pressez, votre œuvre ne pourra vivre ; si vous vous attachez aux petits intérêts, vos grands desseins ne pourront se réaliser. Confucius.*

Et c'est pourquoi, je vous approuve entièrement quand vous dites : Jamais œuvre faite avec empressement et contre temps n'a été une œuvre bien faite. Agir est bien. Savoir attendre le moment favorable pour agir est mieux. Il faut toujours approuver la prudence et la raison parce qu'elles savent voir loin.

Quelqu'un m'a appris cependant que c'est une infirmité d'avoir une raison trop prudente et un œil trop perçant. Les menus faits de la vie journalière me montrent qu'il n'avait peut-être pas tout à fait tort. Je vois là bas, dans la rue, deux solides chevaux trainer une lourde voiture, je me demande si l'homme n'a pas besoin lui aussi de deux œillères, comme les chevaux, pour marcher sans écart. Le petit oisillon aux ailes nouvellement poussées osera-t-il s'élancer dans le vide à sa première leçon de vol s'il est capable de penser un moment à la mort qui l'attend en bas ? Ma bonne mère prend plaisir à regarder l'eau à travers un microscope ; quand elle aperçoit la multitude des petits êtres qui remuent, elle ne manque pas de faire cette réflexion : « Ciel ! si tu nous donnais des yeux aussi bons

« Que ces microscopes, jamais nous n'oserions boire de l'eau », et quand je l'entends ainsi parler, je me dis que l'homme n'oserait jamais aussi agir s'il avait, au lieu de ces microscopes pour regarder la vie. Les bonnes vieilles femmes de nos opinions sur leurs malheurs, adressent souvent cette prière au Ciel et au Bouddha.

« O Ciel ! ô Terre ! nous sommes des « êtres poussières » nous n'avons que des « yeux de chair », éclairez nous de votre lanterne céleste »,

Je crains bien que munies de la lanterne céleste, elles n'hésitent à avancer dans leur chemin. M<sup>r</sup> Anatole France a dit une parole profonde « l'empire n'est pas à ceux qui veulent tout comprendre »

Les prudents, ballotés entre plusieurs courants d'idées contradictoires, tirés en plusieurs sens par les pour et les contre, n'osent pas décider. Les imprudents, en se lançant hardiment dans le vide, ne restent pas à la même place. Quant à savoir s'ils tombent ou ne tombent pas, c'est une autre question. Dans toute œuvre humaine, on doit prendre un élan vigoureux; l'élan donné, l'œuvre marchera souvent d'elle-même. D'ailleurs, la prudence ne prête-t-elle pas quelquefois sa robe et son pantalon pour habiller la lâcheté ? et l'imprudence n'est-elle pas souvent le cachet distinctif des cœurs limpides, ardemment désireux de s'envoler vers le séjour parfumé du Beau et de la Vertu ? Monsieur, une des causes de notre infériorité vis à vis des peuples occidentaux fut que nos lettrés, imbus de principes confucéens et habitués dès l'enfance à analyser minutieusement les causes et les conséquences des actions humaines, n'ont jamais su agir avec décision. Ils hésitaient, toujours tremblants, devant le chemin à prendre parce qu'ils voyaient plusieurs carrefours. Ils marchaient d'un pas timide parce que leurs yeux de lynx leur décelaient partout des obstacles. Quelques-uns changeaient la course en promenade et s'attardaient à sourire aux choses de la nature. C'étaient des philosophes et non des gens d'action. Si nous étudions attentivement le caractère des grands hommes, nous verrions que certains d'entre eux ont apporté en naissant un don infiniment précieux, parce qu'il est infiniment rare, celui d'agir sans réflexion. Je vais vous donner gratuitement un conseil que désapprouveront les personnes sages : quand vous avez une entreprise à tenter, ne perdez pas du temps à réfléchir si elle pourra vivre ou non. Imitiez le petit oisillon. Lancez-vous hardiment dans le vide. . . . Qu'importe la chute ! Mais qui dit que vous tomberez ?

« Thê thương vô nan sự, đô lai tâm bất chuyên »

Dans le monde il n'y a pas de choses difficiles ; les difficultés ne viennent que d'une source : le manque de persévérance. » Confucius.

Persévérez donc ! Et tout en persévérant à faire prospérer votre œuvre, dites-vous avec M<sup>r</sup> Anatole France que :

« Ceux qui ont le sentiment et le goût de l'action font, dans les desseins les mieux concertés, la part de la fortune, sachant que toutes les grandes entreprises sont incertaines. »

Monsieur, je répondrai par conséquent à votre première objection : il est temps de parler art et littérature, salon et concours, il est temps de créer à Hanoi un Atelier intellectuel pour former des artistes et des poètes. Il est temps d'organiser des concours pour favoriser l'envolée des arts et des lettres vers la perfection.

Et j'en arrive à votre deuxième objection.

« Qui pourra aspirer à la conquête des lauriers ? Les auteurs qui écrivent en Quôc-Ngu ? Les auteurs qui écrivent en français ? ou bien les vieilles lettres à barbe fleurie ? Récompensera-t-on les ouvrages en laotien et en

Non, pour le moment, on ne récompensera pas encore les ouvrages écrits en Quôc-Ngũ, et en cambodgien. On couronnera seulement les bons livres écrits en Quôc-Ngũ, en français et en caractères chinois.

En caractères chinois : Quelqu'un me dira : celui qui peut écrire en caractères chinois peut écrire en Quôc-Ngũ. Si on récompense les bons ouvrages en caractères chinois, on favorise cette langue aux dépens de la langue annamite. Est-ce là le but qu'on se propose de poursuivre ? Un autre m'objectera : la Chine, telle une pieuvre, a allongé partout dans notre pays ses tentacules, jusqu'à étouffer l'essor de notre commerce, de notre industrie et de notre âme. Chaque jour, elle confie à nos fleuves le limon de ses coutumes, de ses pensées et de ses sentiments, que des flots puissants rouleront jusque dans nos deltas et où il se déposera pour devenir un marais infect dont les émanations puantes contamineront la saine atmosphère qui nous enveloppe. Et vous parlez de favoriser la culture des caractères chinois !

Je répondrai : les caractères chinois sont à notre langue comme le latin et le grec sont au français. Les Français, quand ils ont à exprimer des idées nouvelles ou des nuances d'idées nouvelles, ne manquent pas de venir puiser des mots nouveaux dans la mine inépuisable du latin et du grec, ce qui leur épargne la peine de se torturer inutilement au sujet du vocabulaire et ce qui leur donne du temps pour aller à la conquête des pensées et des émotions inconnues. Pourquoi hésitons-nous à imiter leur geste ? Ouvrez toute grande la porte de la naturalisation aux caractères chinois, et vous les verrez qui changent sensiblement en vivant sous notre climat avec les fleurs de nos champs, et la lumière de notre soleil, et les brises des mers, et les rivières des plaines, et les grillons des rizières et dans l'atmosphère du soir, les susurrements des cerfs-volants invisibles. Ils effaceront, à l'eau verte de nos mares, les traces de leur origine. Ils laisseront s'envoler aux souffles de nos vents des lambeaux de leur personnalité. Ils prendront femme et feront des enfants, et vivront de la vie du pays, et se perdront dans la masse confuse des mots jaillis de notre sol, et personne ne s'apercevra qu'ils sont des intrus. Les Français enseignent le grec et le latin aux enfants, parce que, disent-ils, les jeunes intelligences en commerce intime avec les aèdes de l'Hellade et les orateurs de Rome gagneront en souplesse et en netteté élégante. Pourquoi voulons-nous supprimer ici l'étude des caractères chinois ? Tout à l'heure je vais goûter avec mes amis et ma famille, aux bons mets fumants et succulents que viennent de nous envoyer les habiles cuisiniers de l'excellent restaurant qui a nom *Nhật-Tân*. Je pense qu'il serait un peu cruel d'empêcher nos lettrés de goûter aux bons mets fumants et succulents que leur offre la littérature du « *Royaume-fleuri* » pour la simple raison que les fils des Hân nous prennent en riant nos jeunes filles et nos belles maisons, ou que nous avons un palais barbare qui ne sait pas savourer ces belles choses. Je l'avoue : le Chinois que je vois tous les soirs fumant sa longue pipe de tabac devant sa boutique nauséabonde, la tête ronde, le corps demi-nu, un nombril profond caché par les replis graisseux d'un ventre énorme, ne me donne pas une très bonne idée des goûts esthétiques de sa race ;

Mais l'amateur du beau qui a le courage de surmonter son dégoût s'apercevra avec étonnement que ce Chinois est un artiste, un poète, amoureux comme lui des images finement nuancées, des mots à facettes et à sons vibrants « qui éblouissent la vue et charment le temps qu'ils charment l'oreille ». Il découvrira qu'il a une littérature où se retrouvent et les parfums des narcisses de son pays et les couleurs chatoyantes de ses pivoines et les reflets changeants de son ciel bleuté. Une excursion à travers « la forêt littéraire » du Royaume-fleuri n'est jamais une excursion inutile ou ennuyeuse : l'explorateur patient peut toujours rapporter de son voyage toute une collection de fleurs bizarrement belles et de pierres précieuses d'un éclat éblouissant. Quelqu'un m'objectera-t-il que beaucoup de touristes étrangers ont été obligés de rebrousser chemin parce qu'ils n'ont pas pu se tailler un passage à travers les ronces et les lianes — les forêts littéraires du Céleste-Empire sont si touffues ! — je lui répondrai que ces touristes ont eu tort de ne pas prendre des guides du pays — les guides du pays sont très habiles à tailler des passages dans les forêts touffues du Céleste-Empire pour mener les touristes aux endroits où il y a de belles choses à admirer : les fleurs qui chuchotent, le ciel qui sourit, la source qui jase, le vent qui joue de sa guitare . . . . . Et si vous me le permettez, je vous en citerai comme preuves deux chansons du Cheu-King 詩經, l'une célébrant le respect du peuple à l'égard du prince :

甘棠  
Cam đưong

蔽	蒂	甘	棠。	勿	剪	勿	伐。	召	伯	所	麥。
Tế	phế	cam	đưong,	vật	tiễn	vật	phat,	Thiệu-bá	sở	bat.	
蔽	蒂	甘	棠。	勿	剪	勿	敗。	召	伯	所	憩。
Tế	phế	cam	đưong,	vật	tiễn	vật	bại,	Thiệu-bá	sở	khế.	
蔽	蒂	甘	棠。	勿	剪	勿	拜。	召	伯	所	說。
Tế	phế	cam	đưong,	vật	tiễn	vật	bái,	Thiệu-bá	sở	thuê.	

« Ne taillez pas, n'abattez pas ce poirier sauvage aux rameaux touffus, aux fruits doux. Le prince de Chao s'est abrité sous son feuillage.

Ne taillez pas, ne lésez pas ce poirier sauvage aux rameaux touffus, aux fruits doux. Le prince de Chao s'est reposé sous son feuillage.

Ne taillez pas, ne courbez pas ce poirier sauvage aux rameaux touffus, aux fruits doux. Le prince de Chao s'est arrêté sous son feuillage. » (Cheu-King, traduction Couvreur page 18).

L'autre chantant les plaintes d'une femme qui déplore la séparation d'avec une de ses amies.

燕燕  
Yên yên

燕	燕	于	飛。	差	池	其	羽。	之	子	于	歸。	遠	送	于	野。
Yên	yên	vu	phi,	si	trì	ký	vũ; chi	tử	vu	qui,	viễn	tống	vu	dã.	
瞻	望	弗	及。	泣	涕	如	雨。								
chiêm	vọng	phất	cập,	khấp	thế	như	vũ.								
燕	燕	于	飛。	頡	頡	之	之。	之	子	于	歸。	遠	于	將	之。
yên	yên	vu	phi,	hiệt	chi	hằng	chi; chi	tử	vu	qui,	viễn	vu	trương	chi.	
瞻	望	弗	及。	佇	立	以	泣。								
chiêm	vọng	phất	cập,	chữ	lập	dĩ	khấp.								
燕	燕	于	飛。	上	下	其	音。	之	子	于	歸。	遠	送	于	南。
yên	yên	vu	phi,	thường	hà	kỳ	âm; chi	tử	vu	qui,	viễn	tống	vu	nam.	
瞻	望	弗	及。	實	勞	我	心。								
chiêm	vọng	phất	cập,	thực	lao	ngã	tâm.								

仲 氏 任 只。其 心 塞 淵。終 溫 且 惠。淑 慎 其 身。  
 trong tbi nhâm chỉ, kỳ tâm tắc uyên, chung ôn thả huệ, thực thận kỳ thân.  
 先 君 之 思。以 勗 寡 人。  
 tiên quân chi tư. dĩ húc quả nhâu.

« Deux hirondelles volent ensemble : leurs ailes inclinent, l'autre de l'autre. Cette fille est retournée chez ses parents ; je l'ai suivie loin dans la campagne. Quand mes yeux ont cessé de l'apercevoir, j'ai versé un torrent de larmes.

Deux hirondelles volent ensemble ; tantôt elles montent, tantôt elles descendent. Cette fille est retournée chez ses parents ; je l'ai suivie fort loin. Quand mes yeux ont cessé de l'apercevoir, je me suis arrêtée longtemps pour pleurer.

Deux hirondelles volent ensemble ; elles montent et descendent en gazouillant. Cette fille est retournée chez ses parents, je l'ai accompagnée loin vers le midi. Quand mes yeux ont cessé de l'apercevoir, mon cœur a été accablé de douleur.

Tchoung était une amie sincère ; son affection était vraie et profonde. Toujours aimable et docile, elle était vertueuse et veillait sur elle-même. Elle n'oubliait pas le prince défunt et m'excitait à penser à lui. »

(Traduction Couvreur)

Laissez donc les regards errer librement sous le ciel lumineux du Céleste-Empire, avec la brise qui passe à travers sa plaine onduleuse ; laissez les cœurs sensibles moduler des chants élogieux dans la langue fleurie du pays en l'honneur de ses narcisses et de ses pivoines et de ses pruniers et de ses sources jaillissant au pied de ses montagnes bleues, et n'hésitez pas, quand ces chants sont beaux, à glorifier dignement les musiciens.

On couronnera donc les bons ouvrages en caractères-chinois. On couronnera aussi les bons ouvrages en français. L'artiste qui vient admirer les tableaux et les aquarelles dans les expositions ne peut s'empêcher de sourire quand il entend une bonne femme grosse et courtaude, sentant l'ail et la graisse, s'extasier devant les études des maîtres, les mains levées et les yeux arrondis : Que c'est joli ! que c'est joli ! Je vais faire sourire aussi les rares lettrés français qui me lisent, car je vais m'extasier comme cette bonne femme grosse et courtaude, sentant l'ail et la graisse, devant les beaux monuments littéraires de leur pays, les mains levées et les yeux arrondis. Evidemment, je ne suis qu'un profane. Cependant, quand mes maîtres me disent que la langue française est « nette, claire, précise, harmonieuse, douce à l'oreille », qu'elle est « l'ennemi de l'emphase, de la déclamation, du galimatias, des équivoques » qu'elle « se prête tour à tour à exprimer les sentiments les plus fiers, ou les nuances les plus fines de l'esprit et du cœur » que « depuis la causerie la plus simple jusqu'à la poésie la plus haute jusqu'à la passion la plus ardente, elle sait tout dire » quand ils m'apprennent que l'esprit français, travaillé du besoin de « s'entendre avec lui-même et avec les autres s'est fait une langue claire, limpide, régulière, où les mots se succèdent dans l'ordre logique des idées, une langue de bonne foi qui ne trompe point », que la France « offre une grande variété d'écrivains qui sont là plus de trente, tous marqués d'un trait particulier et d'un trait commun » et dans les œuvres desquels on trouve « toutes ces saveurs, tous ces aromes, toutes ces ivresses » qu'on trouve

dans la dégustation des vins de ce beau pays des vignes, le vin de Bordeaux qui est « fort, sain et sage », le vin de Bourgogne « généreux et fougueux », le vin de Champagne qui a le « pétilllement et la légèreté » les vins de Provence « la saveur opulente et puissante », les vins du Midi qui empruntent « aux vins de France leur couleur et leur liqueur ». . . . quand ils me disent tout cela et qu'ils m'expliquent un poème de Samain ou de Régnier, de Verlaine ou de Hérédia, ou une fable de La Fontaine, ou une pièce de Racine ou une nouvelle de Maupassant ou une page de critique littéraire d'Anatole France, j'ai la confuse impression qu'ils disent la vérité.

« Le carnaval s'en va, les roses vont éclore  
 Sur les flancs des coteaux déjà court le gazon.  
 Cependant du plaisir la frileuse saison  
 Sous les grelots légers rit et voltige encore  
 Tandis que soulevant les voiles de l'aurore  
 Le printemps inquiet paraît à l'horizon. »

MUSSET

Si mauvaise que soit ma vue et si barbares que soient mes oreilles, je sens que ces beaux vers — Taine a trouvé plus difficile de les ciseler que de gagner une bataille — composent une guirlande d'images délicates et forment une symphonie de sons merveilleusement mélodieux et merveilleusement évocateurs. Avec quelle grâce l'auteur a décrit les premières manifestations du printemps ! Avec quelle grâce aussi il a décrit la séduction des plaisirs élégants de la vie mondaine pendant « la saison frileuse » : il voit s'en aller le carnaval, il va courir le gazon. L'hiver lui apparaît sous la forme d'une de ces jolies femmes qui vont au bal, agitant des grelots. Le printemps évoque devant ses yeux de mondain l'image confuse d'une personne inquiète que soulève un voile à l'entrée d'un salon.

*Le carnaval s'en va | les roses vont éclore !*

Comme le premier hémistiche est rapide et bruyant — la fête s'enfuit si vite, au milieu des bruits si joyeux ! Comme le second est lent et doux ! — les roses s'éveillent à la vie avec tant de grâce !

Sur les flancs | du coteau | déjà court | le gazon  
 3 | 3 | 3 | 3

La marche du gazon est continue, son développement est lent. Ce vers, coupé en quatre parties égales, nous en donne une idée bien nette.

« Cependant du plaisir la frileuse saison

Sous ses grelots légers rit et voltige encore

L'emploi combiné des spirantes *S* et *F* avec la vibrante *R* ne donne-t-il pas l'impression d'un frisson ? l'emploi des voyelles claires *V, AI, I, I, AI, O, Ê, I*, celle de la gaité et d'un éclat de rire ?

Tandis que soulevant le voile de l'aurore

Le printemps inquiet paraît à l'horizon.

On entend le vol léger des voiles de l'aurore ; on éprouve une sensation de fraîcheur à l'apparition du doux printemps et on se demande avec une certaine impatience quand le frais enfant de la nature se décidera à quitter l'horizon pour nous baigner de ses caresses, et toutes ces impressions, l'auteur nous les a suggérées par l'emploi combiné de la spirante *V* et de la liquide *L*, par l'usage des syllabes muettes : *QUE, SON, LE, DE*, par la symétrie des coupes du premier vers et enfin par la mise en relief du mot : *INQUIET*.

Et maintenant relisez ces six beaux vers et vous me direz après si mes maîtres ont raison ou n'ont pas raison en m'apprenant que la langue française « se prête tour à tour à exprimer les sentiments les plus fiers et les nuances les plus fines de l'esprit et du cœur. »

*Le carnaval s'en va, les roses vont éclore ;  
Sur les flancs des coteaux déjà court le gazon,  
Cependant du plaisir la frileuse saison  
Sous ses grelots légers rit et voltige encore  
Tandis que soulevant les voiles de l'aurore  
Le printemps inquiet paraît à l'horizon.*

Et relisez encore ces strophes de Rognier, et vous me direz après aussi si mes maîtres ont raison ou n'ont pas raison en m'apprenant que l'esprit français « travaillé du besoin de s'entendre avec lui-même et avec les autres, s'est fait une langue claire, limpide, régulière, où les mots se succèdent dans l'ordre logique des idées. »

### Ville de France

*Le matin, je me lève, et je sors de la ville,  
Le trottoir de la rue est sonore à mon pas,  
Et le jeune soleil chauffe les vieilles tuiles,  
Et les jardins étroits sont fleuris de lilas.  
Le long du mur moussu que dépassent les branches,  
Un écho que l'on suit vous précède en marchant,  
Et le pavé pointu mène à la route blanche,  
Qui commence au faubourg et s'en va vers les champs,  
Et me voici bientôt sur la côte gravie  
D'où l'on voit, au soleil et couchée à ses pieds,  
Calme, petite, pauvre, isolée, engourdie,  
La ville maternelle au doux toit familier.  
Elle est là, étendue et longue. Sa rivière  
Par deux fois en dormant, passe sous ses deux ponts ;  
Les arbres de son mail sont vieux comme les pierres  
De son clocher qui pointe au-dessus des maisons.  
Dans l'air limpide, gai, transparent et sans brume  
Elle fait un long bruit qui monte jusqu'à nous ;  
Le battoir bat le linge et le marteau l'enclume,  
Et l'on entend des cris d'enfants aigres et doux. . .  
Elle est sans souvenirs de sa vie immobile,  
Elle n'a ni grandeur, ni gloire, ni beauté,  
Elle n'est à jamais qu'une petite ville ;  
Elle sera pareille à ce qu'elle a été.  
Elle est semblable à ses autres sœurs de la plaine,  
A ses sœurs des plateaux, des landes et des prés,  
La mémoire en passant ne retient qu'avec peine  
Parmi tant d'autres noms son humble nom français.  
Et pourtant lorsque après un de ces longs jours graves  
Passés de l'aube au soir à marcher devant soi,  
Le soleil disparu derrière les emblaves  
Assombrît le chemin qui traverse les bois ;*

Lorsque la nuit qui vient rend les choses confuses  
 Et que sonne la route dure au pas égal,  
 Et que l'on s'écoute au loin de gros bruit de l'écluse,  
 Et que l'on s'écoute au murmur aux arbres du canal  
 Quanta l'heure ramène peu à peu vers la ville  
 Ma course fatiguée et qui va voir bientôt  
 La première fenêtre où brûle l'or de l'huile  
 Dans la lampe, à travers la vitre sans rideau,  
 Il me semble, tandis que mon retour s'empresse  
 Et tâte du bâton les bornes du chemin,  
 Sentir dans l'ombre, près de moi, avec tendresse,  
 La patrie aux doux yeux qui me prend par la main.

Henri de RÉGNIER

Ainsi la langue française est un bon instrument littéraire ; le poète français, un brillant coloriste doublé d'un exquis musicien. Je pense qu'un commerce intime avec les écrivains de la « douce France » ne rapporte que des avantages à ceux de nos compatriotes capables de les comprendre et capables de les imiter. C'est une opinion généralement admise parmi les étrangers que notre langue manque de netteté et que la plupart de nos écrivains commettent parfois des fautes de goût déplaisantes. L'opinion n'est pas sans fondement. Le vice qui fait le plus de ravages dans le rang de nos écrivains est bien celui-là : la déclamation, l'abus des grands mots « dont jouent les uns et que prennent au sérieux les autres » le pathos, l'emphase, la fausse couleur, le faux lyrisme. Je ne veux pas dire qu'ils ne soient atteints que de cette maladie, mais ce mal est l'un des plus contagieux et des plus nuisibles. Il serait temps de chercher à nous en guérir. La meilleure source pour clarifier nos idées, n'est-ce pas le français, la meilleure école pour éduquer notre goût n'est-ce pas l'école des héritiers de l'esprit grec ? Le jour où nous aurons le courage de supprimer les règles entortillées de la composition chinoise, le jour où nous saurons mouler nos pensées dans des phrases construites suivant le modèle de la phrase française, ce jour-là, nous rendrons un grand service à la cause de notre littérature, parce qu'en lui donnant des ailes moins lourdes nous lui permettrons de s'envoler plus légèrement vers le séjour azuré du beau. Je ne vois pas nettement les raisons pour lesquelles certaines personnes empêchent les bons jardiniers de cultiver ici la belle langue française. — Surtout quand je pense à ce fait qu'elle est encore par excellence la langue de la philosophie, la langue de la science et la langue de la diplomatie, et à cet autre que nous sommes appelés à entretenir des relations de plus en plus intimes avec nos protecteurs. . . .

Il est vrai qu'on pourra me dire :

« La France produit de belles pêches, roses, veloutées, chatoyantes, douces, suaves, fraîches, et au duvet si fin et à la chair si tendre qu'on aimerait y mordre à pleines dents ! J'emporte une de ces belles pêches en Annam. J'en confie le noyau à la terre nourricière de nos jardins. Tous les jours je viens arracher les mauvaises herbes. Au bout de cinq ans une plante s'est élancée du sol, qui porte des fleurs et des fruits, mais quels fruits ! Ô ciel ! sont-ce là les belles pêches de France, roses, veloutées, chatoyantes, et au duvet si fin et à la chair si tendre qu'on aimerait y mordre à pleines dents ? Je vois des fruits maigres, petits, véreux. C'est

que les belles pêches de France ne se trouvent qu'en France : elles sont les filles choyées de ces brises, de son ciel limpide et de ses rivières calmes ; transportées ailleurs elles perdent de leur fraîcheur, et l'éclat de leur peau veloutée ternit.

Vous dites que la langue française est nette, claire, harmonieuse, mais que, bien que, cultivée par les mains inhabiles des Annamites sous un climat pesant dans une terre lourde contenant d'autres principes nourriciers, elle ne perde de sa fraîcheur et de son parfum, comme la belle pêche de France, parce que, comme la belle pêche de France, elle est la fille choyée de ses brises, de son ciel limpide, et de ses rivières calmes. Ne vaut-il pas mieux apporter tous ses soins à la culture des plantes du pays ?

Qu'on doive apporter tous ses soins à la culture des plantes du pays, cela est évident. Couronnons donc aussi les bons ouvrages en quốc-ngũ. Un peuple qui néglige sa propre langue pour apprendre les langues étrangères est sûr d'aller vers un avenir littéraire des plus ternes. Enfant, je visitais parfois les vieilles pagodes de la campagne avec quelques gavroches des faubourgs. J'étais un garçon très timide. Quand les grandes personnes n'étaient pas là, je n'osais pas regarder les terribles yeux des bouddhas, mais mes camarades profitaient de ce moment pour tâter leur nombril doré. Un jour un vagabond mal élevé me prit la main, me traîna vers un grand diable armé d'un sabre étincelant et me dit en tapant sur le ventre du diable :

« Tu as peur de ça ? Il semble terrible le bouddha, mais il est vide à l'intérieur. Il n'a pas d'âme. »

Je pense qu'une nation dont la langue change de morphologie et de syntaxe au gré des circonstances politiques ressemble quelque peu à ce malheureux bouddha : elle n'a pas d'âme. J'ai l'impression qu'elle ressemble aussi à cette barque qui nous a promenés un jour le long du Fleuve-Rouge en amont de la petite ville de Việt-tri. Le temps était beau. Un gai soleil souriait à l'horizon. L'air léger tremblottait sur les fleurettes des champs. Une fraîcheur parfumée nous enveloppait le corps et l'âme. Nous admirions en silence le ciel bleuté et nous humions avec délices l'odeur enivrante des herbes de la campagne. Notre barque glissait mollement le courant qui descendait. Tout à coup, un éclat de rire... nous vîmes là-bas sur l'autre rive, ô ciel ! nous vîmes trois silhouettes de baigneuses qui nous regardaient. Nous oubliâmes les leçons de morale données à l'école !

« Dirigeons la barque vers l'autre rive. » dit le plus sérieux d'entre nous.

— « Dirigeons la barque vers l'autre rive » répétèrent toutes les autres voix.  
... nous n'avions pas de rames.

« Ramons avec nos mains. » conseilla quelqu'un. — « Ramons avec nos pieds. »  
à sucre que nous avons achetées. — « Ramons avec nos pieds. »

Nous ramions avec nos mains, nous ramions avec nos pieds, nous ramions avec les cannes à sucre, en regardant les baigneuses qui nous regardaient. Vains efforts ! Le courant était rapide, la barque s'éloignait... s'éloignait. Les silhouettes des baigneuses devenaient confuses, confuses. « Il ne faut jamais oublier de porter une rame. » conclut philosophiquement l'un d'entre nous.

« Il faut repenser aux leçons de morale données à l'école » ajouta un autre. Mon avis est qu'un peuple, pour voguer tranquillement vers le rivage de la civilisation, doit posséder une rame, je veux dire une langue nationale propre à exprimer les sentiments particuliers qui l'animent et les idées nouvelles dont l'humanité vient de faire la conquête.

Avons-nous une langue nationale? Est-elle propre à exprimer les sentiments articuliers qui nous animent et les idées nouvelles dont l'humanité vient de faire la conquête? Un coup d'œil jeté sur les origines du parler annamite ne serait pas inutile. Quelle famille linguistique se rattache-t-il? Au chinois, répondent les opinions dans leur jugement sur le grand nombre de mots chinois qu'on rencontre.

« Mais ce sont là des emprunts et même des emprunts relativement récents. » Maspéro.

Au môn-khmer, disent certains autres, frappés par la ressemblance morphologique entre plusieurs mots annamites et plusieurs mots mônkhmer.

« Mais ces deux langues diffèrent par la phonétique, le système des tons et la grammaire. » Cordier

Au thâi déclarent certains auteurs en s'appuyant sur la concordance de la lexicologie et de la phonétique entre les deux langues.

« Mais ce n'est là qu'une hypothèse. » Cordier.

En somme la langue annamite est un mélange compliqué de dialectes de toutes sortes; on y trouve des mots muông, des mots thâi, des mots khmers, des mots malais, des mots chinois et d'autres mots d'origines diverses dont plusieurs semblent se rattacher à la langue primitive des aborigènes. Et c'est à cause de cela qu'un étranger a fait cette réflexion: *l'annamite semble être plus fait pour être parlé que pour être écrit.*

Quels sont les systèmes d'écriture employés? Il y en a trois: le *Chữ Nho*, le *Chữ Nôm* et le *Quốc Ngữ*.

Le *Chữ Nho* vient de la Chine.

Un auteur s'est basé sur l'invasion des caractères chinois dans la langue annamite et sur cette tendance qu'avaient les anciens lettrés à emprunter l'écriture chinoise, pour formuler cette critique: *l'annamite n'est qu'un faible succédané des lettres chinoises.*

Cependant parallèlement aux *Chữ Nho* se développa la langue vulgaire communément appelée *Chữ Nôm* et dont l'usage subsiste encore aujourd'hui.

Quel est le mécanisme du *Chữ nôm*? Le lecteur des œuvres écrites dans la langue vulgaire ne peut s'apercevoir, s'il prend la peine de décomposer les mots en leurs éléments, que plusieurs *Chữ-Nôm* se composent de deux parties, l'une donnant le sens et l'autre la prononciation approximative.

#### Exemples

年 = année (niên = 年 donne le sens; nam 喃 la prononciation)  
 年 = cinq (ngũ = 五 donne le sens; nam 喃 la prononciation)  
 喃 = parler (khâu = 口 donne le sens; nội = nội, la prononciation)  
 喃 = bon à manger (khâu = 口 donne le sens; ngôn = ngôn, la prononciation.)

Le *Chữ-Nôm* n'a jamais été cultivé avec amour sauf, peut-être, à l'époque des Lê où vivait un certain Nguyễn-Thuyên, qui excellait à composer de jolis poèmes dans cette langue et sous la dynastie des Nguyễn qui voyait naître le grand poète national Nguyễn-Du, auteur du *Kim-vân-Kiêu*. On a raison de le délaisser. Le *Chữ-Nôm* est un système peu logique parce qu'il arrive que les mêmes mots peuvent exprimer des sens différents. Le *Chữ-Nôm* est un système compliqué parce qu'il n'a d'autres règles que la fantaisie des lettrés.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, à côté du *Chữ-Nho* et du *Chữ-Nôm*, naquit une autre écriture le *Quốc-Ngữ*. Comme l'étude des caractères chinois demande beaucoup

de temps et de patience, les missionnaires, pour arriver plus vite à la connaissance de la langue parlée des indigènes, se mirent à chercher un autre système d'écriture permettant de représenter graphiquement les sons qu'ils entendaient. Après des années de tâtonnements un système fut créé qui reçut le nom de Quốc-Ngũr. Le système, imparfait d'abord, s'améliora de plus en plus et est arrivé maintenant à un état que l'on peut considérer comme définitif. Des esprits novateurs voudraient, il est vrai, le réformer pour avoir la consolation de faire quelque chose. L'un parle de mettre une barbe à *l'a*, un autre de remplacer *ch* par *c* ou *c* par *k*, un troisième de supprimer purement et simplement les accents gênants. Celui-ci dit qu'il faut débarrasser le *d*, celui-là trouve mieux *z* à la place de *d*. Un savant a offert aux Européens un système d'écriture merveilleux, leur permettant de parler la langue annamite sans « études préalables. » Au lieu de rendre les sons par les signes conventionnels plus ou moins incompréhensibles pour les étrangers, on les rendrait uniquement à l'aide de l'alphabet français en conservant à chaque lettre sa prononciation. On écrirait donc :

Thourk	à la place de	Thuốc
Cheur	à la place de	Sư
Tiêine	à la place de	Chin
Derne	id	Đen
Jeil	id	Giấy
Binne	id	Binh
Bierk	id	Biết
Siourne	id	Suống
Di-tieuil	id	Đi chơi

dené maille taouille chè, lameranille - Caille! baan-Koua, anne, à la place de... (à vous de trouver l'orthographe des mots qu'il ne faudrait pas employer).

Les réformistes ont fait quelque bruit, mais ils n'ont abouti à aucun résultat visible. Le Quốc-Ngũr bâti très solidement résiste à toute attaque. « D'une merveilleuse simplicité, il constitue un instrument de figuration d'une presque parfaite » Chéon.

Le Quốc-Ngũr est un bon instrument littéraire. S'en sert-on beaucoup ? On a fait quelques ouvrages et on a publié quelques journaux dans cette langue. On a même inséré des articles émouvants dans les revues pour exhorter les jeunes gens à le cultiver avec plus d'amour et on leur a dit éloquemment pourquoi ils doivent le cultiver avec amour. L'homme simplement curieux, qui a des yeux et un esprit pour, juger constate, d'une part, que ceux qui parlent le plus qui cultivent le Quốc-Ngũr avec le moins d'affection, d'autre part que le plus lettré montre aujourd'hui à son égard comme jadis à l'égard du Chinois. Nôm une grande indifférence, et devant cette grande indifférence, il ne peut s'empêcher de se demander : quel sera l'avenir du Quốc-Ngũr ?

Quel sera l'avenir du Quốc-Ngũr ? je viens de fouiller ma vieille bibliothèque. J'en ai retiré un paquet de petites feuilles jaunes et de petites feuilles grises. Je les ai étalées sur ma table de travail et j'ai lu les innombrables caractères qu'elles contiennent, à la lueur rouge de ma petite veilleuse. J'ai ainsi l'habitude de m'enfermer parfois avec les anciennes lettres de mes amis, quand le temps du dehors invite l'âme à se recueillir, que la brise froide gémit sous le feuillage sombre des arbres ou que la pluie sanglote dans les gouttières voisines comme pendant cette nuit. Je ne connais pas de lectures plus captivantes que les lettres de mes amis.

Chaque phrase est un miroir qui vous reflète aux yeux une scène de votre vie, chaque mot est une voix qui vous reparle des années de votre jeunesse, de vos compagnons d'études aujourd'hui dispersés dans tous les coins du monde, ou de votre vieux maître de caractères chinois qui dort maintenant dans un coin tranquille de votre village. Mais ce soir, j'ai retiré de ma bibliothèque le paquet des feuilles jaunes et des petites feuilles grises, non pas pour les entendre parler de nouveau des amis dispersés dans tous les coins du monde et du vieux maître de caractères chinois qui dort dans le cimetière tranquille du village. Ce soir, une fantaisie m'est venue dans la tête. On m'a dit, on m'a répété sans cesse autour de moi que le pauvre Quốc-Ngũ, depuis l'arrivée d'un nouveau système d'écriture venu d'Europe, le français, se retire de toutes parts pour lui laisser la place, des boutiques, des salons littéraires, des réunions publiques et même du domaine sacré des lettres intimes où il a régné jusqu'ici en souverain absolu. Ce soir, j'ai voulu m'assurer de la vérité du bruit. J'ai étalé devant mes yeux le paquet des feuilles jaunes et des feuilles grises, je les ai parcourues à la lueur rouge de ma veilleuse, pendant que mon petit neveu apprenait sa leçon dans un livre français et que dans la maison voisine une mère était en train d'apprendre à son bébé les premières lettres de l'alphabet : a, b, c, không có nhà đi ở thuê, a, b, c.

On a dit la vérité : quatre vingt-onze lettres sur deux cent vingt quatre sont écrites entièrement en français. Trois seulement sont rédigées en Quốc-Ngũ, pures de tout mot étranger. Le reste est composé dans une langue « métisse » que j'appellerais « annamito-français ». J'y ai relevé de nombreux termes français à côté des mots annamites.

*Mon cher ami, cher monsieur, une bonne poignée de main, dến dimanche mòi ngàì lèn chòi jardin botanique, ngàì xem quyèn sách ấy có intèressant không, nay thừ, je vous embrasse (j'ai le devoir de vous dire que c'est un garçon qui m'a écrit.)*

J'ai parcouru le paquet des feuilles jaunes et feuilles grises à la lueur de ma veilleuse. Je songe. . . . je songe aux innombrables autres lettres rédigées par des Français que d'innombrables autres personnes envoient journellement à leurs innombrables amis. Je songe au latin qui a détrôné le celtique. Cœur servi qui a pris la place des idiomes indigènes dans les pays tributaires du Droit de l'Empire. Je songe au français qui a chassé les dialectes des natifs de la Réunion et de la Martinique. Je songe à cette loi inéluctable qui fait que les peuples inférieurs tendent à disparaître pour laisser la place à ces peuples supérieurs. Je songe à ce fait que pour m'adresser à un public annamite pensant et actif, quelque peu soucieux de l'avenir du pays, je me trouve dans l'obligation de me servir d'une langue étrangère pour exprimer mes pauvres idées et que je songe à tout cela, cette question inquiétante me revient encore à l'esprit : quel sera l'avenir du Quốc-Ngũ ?

Tel est l'état de notre langue. Quel est l'état de la littérature à laquelle elle a donné naissance ? Le lettré français qui vient visiter l'école d'Extrême-Orient doit constater avec étonnement combien est peu riche le fond réservé aux productions littéraires des indigènes. Je me suis amusé il y a quelque temps à dresser pour mon plaisir une liste d'ouvrages annamites ; la liste que j'ai pu dresser n'est pas bien longue. Est-ce uniquement à cause de mon ignorance ?

Voici la liste :

- Kim-vân-Kiều :** Auteur Nguyễn-Du (histoire d'une fille qui s'est vendue pour sauver son père et qui, à cause de sa beauté, a subi de dures épreuves)
- Phan-Trần :** Auteur inconnu (histoire d'un jeune garçon Phan-Trần et d'une jeune fille Kiêu-Liên qui se marièrent après de longues tribulations. . . .)
- Chinh-phụ-ngâm :** Auteur Đặng-Trần-Côn (plaintes d'une femme qui déplore le départ de son mari pour la guerre.)
- Thu-dạ-lữ-hoài-ngâm :** Une nuit d'automne hors de son pays, auteur : Ngô-Diên.
- Cung-oán :** Auteur Ôn-Như (plaintes d'une concubine délaissée.)
- Lục-súc tranh-công :** Contestation sur le mérite entre six animaux domestiques. Poésie satirique raillant les rivalités des hauts fonctionnaires.
- Quan-âm truyện :** Histoire d'une femme devenue déesse grâce à sa résignation.
- Bần-nữ-thán :** Plaintes d'une femme pauvre qui n'a pas de prétendants à cause de sa misère.
- Bích-câu-ký-ngộ :** Histoire d'un lettré, Tú-Uyên, devenu amoureux d'une jeune fille rencontrée un jour dans une fête.
- Nguyễn-trãi-gia-huấn-ca :** Instructions familiales de Nguyễn-Trãi.
- Ngự-chế :** Récits poétiques composés par Minh-Mạng.
- Kim-vân-Kiều-án :** Auteur Nguyễn-văn-Thắng (étude des personnages de Kim-vân-Kiều.)
- Hương-tích-sơn-nhật-trình :** Auteur Chu-mạnh-Chinh (notes d'un voyageur à Hương-tích.)

Hồ-Xuân-Hương-thi-tập

Tứ-linh-truyện

Nữ-tử hiếu sĩ từ nông phú

Tứ-tài-tử

Nữ-tú-tài

Truyện-ký-nam-lục

Thọ-mai-gia-lễ

Tiểu-lâm

Thơ-nôm-thích-nghĩa

Lục-Vân-Tiên

Nhị-độ-mai

Sãi-vãi

Nam-vô

Trần-Đại-Lang

Lý-công

Ngọc-hoa

Cúc-hoa

Phương-hoa

Tống-Chân

Phạm-công Cúc-hoa

Trê-Cóc

Thủy-sơn-thu-mộng kỳ

Vọng-phu-ngâm

Truyện-bà-chúa-L

Poèmes de Lê-thánh-Tôn, de Lê-qui-Đôn, de Cao-bá-Quát. de Phan-Điền-Đỗ, de Tú-Xương, Hoàng-Chừu.

Nhân ảnh nhân nguyệt vẫn đáp.

Connaissez-vous d'autres œuvres littéraires dignes d'être ajoutées à la liste ? Et ces rares ouvrages ne jouissent pas toujours d'une bonne réputation auprès des lettrés étrangers. On déclare publiquement que les Annamites n'ont pas de littérature.

« Ils s'étaient contentés de prendre la littérature toute faite des Chinois. »

On affirme qu'ils ne savent pas écrire de belles choses.

« Dans les rares œuvres qu'on peut leur imputer, on ne trouve qu'une valeur de forme et rien de plus. »

« Ils n'ont pas de fond, pas de souffle poétique, jamais une poussée un mot, du métier et non du génie. »

On trouve que les Annamites ont une imagination de mauvais aloi.

« Ils célèbrent en vers irréguliers des amours impures. »

Et on cite pour prouver ce qu'on avance ces vers de Kim-Vân-Kiêu :

« Nước vô lựu, máu máu gà  
 Mượn máu chiêu tập lại là còn nguyên  
 .....  
 Bồng the phải buổi thông dong  
 Thang lan đủ bức trướng hồng tâm hoa  
 Rõ ràng trong ngọc trắng ngà  
 Dầy dầy sẵn đúc một tòa thiên nhiên. . . . . »

Mes lecteurs vont crier : tout cela est faux. Ils vont me citer Cordier :

« Parmi tous ceux qui ont condamné ainsi en bloc la littérature de nos protégés, en est-il un seul qui ait essayé de voir si sous ce vêtement d'emprunt que sont les caractères on ne trouvait pas un tempérament local, un peu de l'âme du pays. »

Ils vont me citer Bauno :

« Cette lecture (des œuvres littéraires des Annamites) réserve de vraies réjouissances à ceux qui non sans efforts, réussissent à résoudre les énigmes qu'elle présente. »

Ils vont me citer Sauvigné :

« Le littérateur annamite est surtout un coloriste doublé d'un mélomane. Il excelle à peindre les choses qui tombent sous les sens, se complait dans les analogies, les symboles tirés de la nature ; il adore les mots à facettes. Sa composition a cela de particulier qu'elle éblouit les yeux en même temps qu'elle réveille l'oreille »

Neufs Conseillers  
 justice . . . . .

— Cœur servi . . . . . offusque les meilleures vues. Et c'est pourquoi, amis lecteurs,

— Droit de . . . . . vos contradicteurs et raison à ceux qui vous applaudissent.

voir dans . . . . . mieux, pour montrer que les attaques contre notre litté-

La . . . . . portent à faux, travailler en silence au perfectionnement de notre

laug . . . . . pré . . . . . multiplication des œuvres poétiques dans notre pays.

Per . . . . . donner la langue, multiplier les œuvres poétiques, à qui pouvons-nous confier ces . . . . . missions délicates, sinon à la future académie ? Belle dame, nous avons le dev . . . . . vous dire que vous ne pourrez pas mener à bien votre saint labeur sans faire preuve de bonne grâce. Pour multiplier les œuvres littéraires, il ne suffit pas de pousser les auteurs à publier de nouveaux ouvrages, il faut travailler encore à la restauration d'anciens manuscrits, qui sont très nombreux, et que les lettrés conservent jalousement dans leurs malles. Ayez le courage de sourire à la fois aux jeunes garçons pour les stimuler à écrire et aux vieux lettrés pour les engager à vous remettre les anciens manuscrits. Il est bon de vous prévenir que les jeunes sont volages et que les vieux ont l'humeur quinteuse.

Pour perfectionner la langue, nous devons travailler à son unification. Vous savez, belle dame, que la langue annamite, bien qu'essentiellement une depuis le Tonkin jusqu'en Cochinchine, ne laisse pas cependant d'être parlée avec des variantes, qu'elle comprend trois dialectes principaux légèrement différenciés par un point de vue de la prononciation : le tonkinois, l'annamite et le cochinchinois. Il y a des mots employés exclusivement soit dans un village, soit dans un autre, qui ne sont connus d'aucun autre village et d'aucune autre région, qu'enfin, comme le dit excellemment Lê-minh-Hoan dans une étude sur l'unification de la langue annamite « *la gamme des accents étant assimilée à la gamme des couleurs, l'accent tonkinois serait représenté par la couleur blanche qui peut recevoir toutes les autres couleurs alors qu'aucune couleur ne peut recevoir le blanc sans que la couleur primitive transparaît.* » Vous ne devez donc pas tout en préférant secrètement l'élu de votre cœur, le tonkinois méditatif, faire mine grise au cochinchinois turbulent qui foncerait sur votre personne grêle et la pulvériserait en poudre, ni à l'annamite taciturne qui saurait vous jouer un vilain tour à sa manière. En bonne maman vous accueillerez aussi à bras ouverts et les enfants des nobles qui ont vu le jour dans les cabinets austères des lettrés, ceux qui portent des noms aristocrates comme par exemple les pham-vi, les trù-mưu, les lưu-nhiệ̣m, les chảnh-sách, les aỏ-tự̉ơng, les tự̃ độṇg-xa, les thánh-thệ-khang-an. . . . bien qu'ils se présentent à vous avec un air guindé, parfois ridicule, — et les vagabonds des rues, nés aux carrefours des routes, dans les familles de profession indéfinie ou dans les pensions obscures des écoliers, ceux qui s'appellent par exemple les cừ, les đạ̣i, les truy, les lợ, les sụ̉ng kền, les ượ̃ng nước, les đạ̉ tỉnh ngượ̀i. . . . quoiqu'ils soient mal habillés, mal éduqués sentant encore l'odeur des borbriens puants d'où ils sont sortis — Et aussi les fils et les filles naturels nés à la suite d'une rencontre, sur un fleuve, dans un wagon, à la gare, ceux qui sont connus sous le nom de ô tô, sà-phọ̀ng, sà-lúp, cà-rốt, sạ̉m-banh, sạ̉-lách, vát-man, sọ̉p-phọ̉, sim-la, đỉ-sạ̉m. . . . malgré qu'ils aient l'attitude insolente des parvenus. . . . Quand vous distribuerez les récompenses, Madame, il ne faut pas jeter un coup d'œil indiscret sur les visages des rivaux pour voir s'ils sont jeunes ou vieux, s'ils ont l'air d'un aristocrate ou la mine des vagabonds. Vous ne devez pas non plus regarder les enfants des nobles ou les fils naturels des faubourgs qui se font un nom par la porte aux démarches et aux intrigues, vous examinerez tranquillement les robes et les robes de vos présentées ; lorsque vous aurez choisi l'élu de votre cœur, vous ne devez pas jeter un coup d'œil indiscret sur ses joues, ses yeux, ses cheveux, ses oreilles, vos boucles d'oreilles, votre collier de grains d'or et embrassez-le avec un rival affectueusement, chaleureusement, devant le public pour épargner à votre rival la peine de regarder par le trou de la serrure, et aussi pour montrer à tous les messieurs qui aiment les plats d'escargots qu'il est, dans le monde, une chose infiniment plus douce, celle de se voir préférer par une belle dame.

(A suivre)

NGUYEN-NHO

## ERRATA

Il s'est glissé dans mon dernier article plusieurs fautes typographiques. Je prie mes lecteurs de vouloir bien m'excuser. Est-il nécessaire d'en dresser une liste dans ce numéro ? Je ne le pense pas. Mes lecteurs les ont déjà corrigées sans doute en lisant. D'ailleurs qui lirait les errata ?